

PETITES CAUSES ET GRANDS EFFETS

pièce qu'on m'avait forcé de jouer pour la fête de votre grand'mère. J'étais fort amoureux, vous savez bien, votre amoureux d'un bout à l'autre. Eh bien tout ce que je vous disais, madrigaux, déclarations, soupirs, c'était vrai, c'était sincère ; que dis-je, sincère ! c'était cent fois au-dessous de la vérité, car j'étais bel et bien amoureux de vous, sans le paraître, mademoiselle Madeleine ; et ce qui me mettait hors de moi, ce qui me rendait grincheux et revêche d'une répétition à l'autre, c'était le petit air déluré que vous preniez pour m'écouter. Je vous revois encore dans le grand fauteuil où vous étiez assise ; je revois votre profil chiffonné, vos petites dents qui mordaient votre lèvre, et les cils baissés qui voilaient votre prunelle malicieuse. Comme vous vous moquiez bien de moi, n'est-ce pas ?

Henri, tristement. — Je pense que c'était l'âge joli... la vraie jeunesse... le vrai amour... Quand on le laisse passer, celui-là, on ne le retrouve plus, parce que c'était le premier, le délicieux, le magique.

Madeleine. — Vous avez raison. Après cet âge-là, il y a un coin de cœur qui se referme, qui ne s'ouvre plus.

Henri. — Tout de même si j'avais osé vous dire...

Madeleine. — Et moi, si je vous avais laissé voir ? Je suis restée fille, voyez-vous, et croyez bien que ce n'est pas contre ma volonté. Mais je n'ai jamais devant mes prétendants retrouvé cette religion, cette émotion, cet enchantement que j'avais rêvés. Je l'attends encore, persuadée qu'il viendra maintenant moins que jamais...

Henri. — Savez-vous ce que je pense ?...

Madeleine. — Vous avez envie de le dire, dites.

Henri. — Si nous reprenions les choses au point où elles en sont restées.

Madeleine. — Reprendre les choses ! Mon pauvre M. d'Ally, vous êtes-vous donc mépris sur ce que je vous ai dit ? Mais s'il m'était demeuré quelque étincelle de mon vieux rêve, croyez-vous que moi, franche mais femme, je vous l'aurais avoué comme cela, joyaument, sans vergogne et sans émoi ?

Henri. — Vous ne voulez pas ?

Madeleine. — Vous cherchez un mariage de raison, n'est-ce pas ? Je crois que vous faites très bien, je crois surtout que vous n'avez pas autre chose à faire, et même encore que j'en ferai autant. Seulement, ce mariage de raison, qu'il ne se fasse pas entre nous, avec les bribes du rêve d'autrefois ; vous comprenez bien, n'est-ce pas ? ce serait quelque chose de si pauvre, de si triste. Mais écoutez, peut-être nous marierons-nous, tous les deux, peut-être aurons-nous des enfants qui seront amis et qui vers leurs vingt ans, eux aussi, s'aimeront.

Henri. — Alors, au nom du poème fini, en souvenir d'autrefois, et pour que de vous, dans ma vie, il reste au moins quelque chose, montrez-moi parmi toutes ces jeunes filles celle que je dois regarder ; que ce soit votre main qui me conduise.

Madeleine. — Venez.

Eternellement vrai, ce mot de Bossuet—à moins qu'il soit d'un autre, car aujourd'hui on doute de la véracité de tous les mots historiques.

Eternellement vrai, disais-je, ce mot de Bossuet, sur le grain de sable qui obstruait la vessie du grand Cromwell, sur ce grain de sable qui changea la face du monde en général et celle de l'Angleterre en particulier. Car, si l'on a pris la peine de remarquer ce qui a causé les grands faits de l'histoire, on verra que, souvent, il s'agissait de choses dans lesquelles il n'y avait pas de quoi fouetter un chat.

Ainsi, à qui devons-nous l'établissement de l'empire d'Allemagne, un des plus puissants du monde ? Tout simplement aux infirmités de Sibille, femme de Carle-le-Magnus.

Les conquêtes d'Alexandre sont dues au désir de ce jeune héros de savoir son nom connu et respecté.

La guerre de Cent Ans est décidée, non pas pour les droits que le roi d'Angleterre se croit à la couronne de France, mais à la suite d'une rixe qui a eu lieu entre un matelot anglais et un matelot normand.

Les royaumes de Naples et de Sicile sont établis parce que deux barons normands se battent en duel.

Le comté d'Aragon est érigé en royaume, tout simplement parce que Nuga, reine de Navarre, s'oppose à ce que son fils monte un cheval trop fougueux.

Edouard, confesseur du roi d'Angleterre, aroid, fait vœu de chasteté et cause, par là, la conquête de l'Angleterre par les Normands du duc Guillaume. Une jalousie, entre la princesse d'Illyrie et la femme d'un simple marchand, cause la destruction de la République de Raguse.

François Ier ayant promis à une dame, qu'il aime par-dessus tout, qu'il irait la rejoindre à Lyon au mois de mars, perd la bataille de Pavie.

L'amour d'une jeune protestante, partagé par le chevalier de la Renaudie et son cousin, est cause que la conjuration d'Amboise échoue.

L'amour que la duchesse douairière de Bourgogne, Marie, conçoit pour un beau jeune homme, de religion hébraïque, occasionne la réunion de la Bretagne à la couronne de France.

La pluie se mettant à tomber fait perdre les batailles de Grandson et de Morat à Charles-le-Téméraire.

La préférence apportée—pendant la distribution des indulgences—aux Jacobins, au préjudice des Augustins, par le pape Léon X, fait naître le luthérianisme.

Un peu d'or fait faire la conquête du Mexique et du Pérou, comme aujourd'hui il a suscité la guerre du Transvaal.

Le mépris qu'Henri VIII professe pour Catherine d'Aragon ouvre l'ère du schisme, en Angleterre.

Trop de somptuosité, déployée à l'entrevue du Camp du drapeau d'or, décide ce même Henri VIII à prendre parti pour Charles-Quint contre François Ier, auquel il avait primitivement promis son aide.

Mayenne perd la bataille de Coutras parce qu'il aime trop le melon, et Henri IV perd le fruit de cette même bataille, parce qu'il ne peut résister à l'envie d'aller voir la comtesse de la Guiche, dont il est éperdument épris.

Un coup de canne appliqué à un chien qui avait mordu un chat, lequel poursuivait une mouche, cause la révolution de Naples et l'élévation au trône du pêcheur Mazaniello.

Les amours du duc de Buckingham causent une guerre de religion et la prise de la Rochelle.

Une jarre d'eau, renversée sur la robe d'une dame d'honneur de la reine Anne, et une paire de gants qu'on refuse à cette dernière obligent les nations à traiter à Utrecht.

Une jeune fille enlevée par les rabatteurs du Parc-au-Cerf décide Damiens à poignarder Louis XV.

Un Allemand donne un coup de canne à un Génois, qui regardait placidement l'affût d'un mortier rompu, dans les rues de Gènes ; émeute, puis les Autrichiens sont chassés de Gènes, qui recouvre sa liberté.

Léonard, le coiffeur de Marie-Antoinette, ayant fait un mensonge anodin, fait arrêter Louis XVI à Varennes ; de même qu'une boutade de Voltaire sur les arpens de neige, avait fait perdre le Canada.

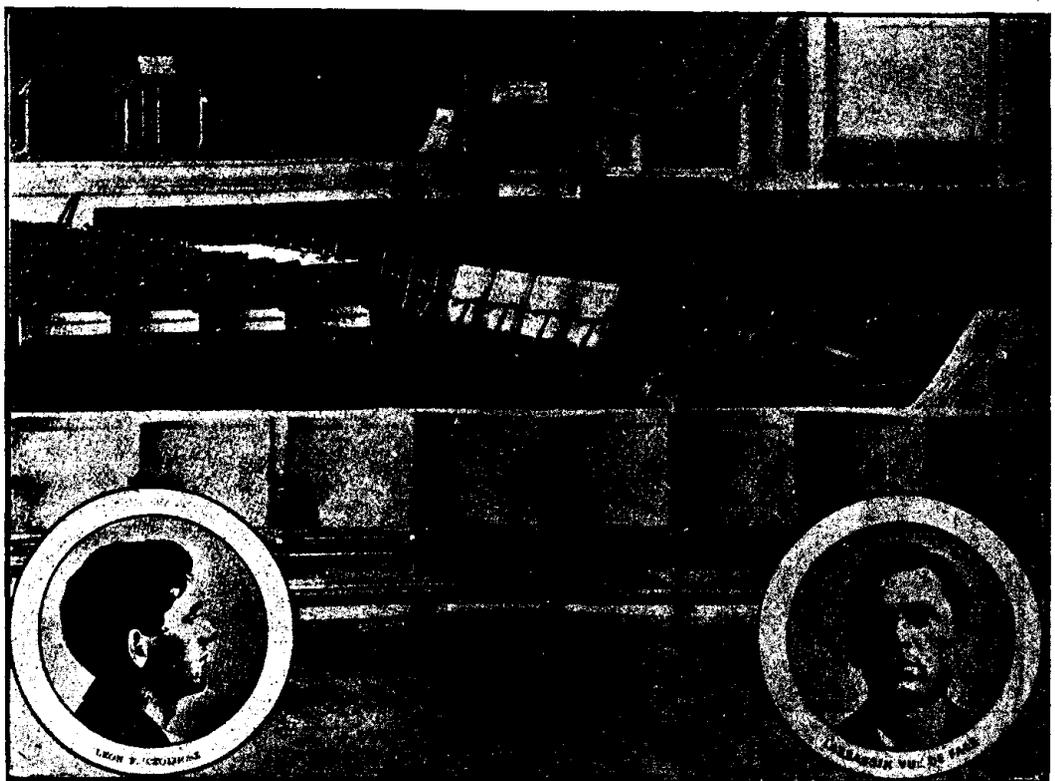
Un conventionnel maugréant que les savants ne connaissent rien à la vie, Lavoisier est guillotiné.

C'est un coup d'éventail appliqué par le dey d'Alger à l'ambassadeur français qui donne l'Algérie à la France.

Enfin, l'amour d'un roi pour une chanteuse fait déclarer la guerre franco-allemande.

J'en passe, entr'autres les oies du Capitole, réveillées, qui sauvent Rome ; la biche altérée qui montre à Clovis le chemin pour rejoindre Alaric, roi des Visigoths, etc.

L'histoire n'est remplie que de petites causes ayant conduit à de grands résultats, et cela fait rêver sur le véritable mérite des grands hommes.



La victime, atteinte par la balle de l'assassin, s'est affaissée dans la deuxième des quatre chaises qu'on voit dans l'allée de gauche

BUFFALO.—LE TEMPLE DE LA MUSIQUE OU A ÉTÉ ASSASSINÉ M. McKINLEY